

Comment un garçon juif
s'est caché en Belgique
(1939-1945)

Ce que mon
petit-fils
doit savoir

Ivo Pauwels &
Karine Huts

Traduit du néerlandais par Michel Perquy

Racine

AVANT-PROPOS

Mon oncle Georges...

Il ne parlait jamais de la guerre. Mais on se rendait bien compte qu'il portait un fardeau sur les épaules. Il était rarement de bonne compagnie et son idée sur le politiquement correct pouvait être très prononcée. Il assénait ses opinions comme des gifles.

Si le fait qu'il était arrivé en Belgique dès avant le début de la guerre nous était connu, nous n'avions jamais réfléchi à ses implications. Pour nous, c'était un homme d'affaires qui avait bien réussi, qui avait épousé la femme qu'il aimait, qui avait un fils adorable et, plus tard, un amour de petit-fils. Du point de vue matériel, il possédait tout ce qu'il pouvait désirer, jouissant en plus d'une constitution de fer et d'une santé à faire des jaloux.

Nous savions qu'il était juif, mais cela aussi demeurait une abstraction à nos yeux, car nous savions qu'il n'en avait rien à cirer de la religion. Il détestait toute forme de pratique religieuse, qu'elle fût juive, chrétienne ou islamique.

Pourtant, il avait accepté de conclure un mariage chrétien avec ma tante dans la sacristie de l'église, il avait fait baptiser son fils et son petit-fils et il était le parrain de deux enfants de la famille.

Ayant en horreur toute forme de sentimentalisme, il était capable de piquer une crise de colère si quelqu'un se laissait aller à exposer ses sentiments. Il n'était cependant pas dénué de douceur: il gâtait ma tante de manière scandaleuse, il était fou de son petit-fils, et à moi, il apportait de petites poupées des quatre coins du monde.

Il lui arrivait de broyer du noir, mais c'était en même temps un bon vivant qui prenait grand plaisir à ce qu'il mangeait et buvait et à faire de beaux voyages en séjournant dans les meilleurs hôtels. Mais il connaissait aussi cette «intranquillité» juive qui pouvait lui faire se demander en arrivant quelque part: «Mais qu'est-ce que je fous ici?»

Vers la fin de sa vie, il s'ouvrit un peu davantage sur ses années de guerre et sans doute a-t-il raconté un jour ou l'autre son histoire à chacun de nous. Il a même accordé un entretien à un journal local au sujet de ses expériences. Mais rien de plus.

Jamais nous n'avions imaginé quelle surprise il nous réservait. Après son décès, mon neveu et ma nièce ont découvert dans une armoire un tas de documents, de photos, de vidéos, etc. Tout cela bien rangé et accompagné d'une carte: «Pour David, ce que mon petit-fils doit savoir.»

Il n'existe pas de mots pour décrire ce que nous avons ressenti en découvrant qu'au fil des mois et des années de son séjour en Belgique, il avait noté tout ce qui était arrivé dans des carnets dont la plupart avaient heureusement été conservés. Et quelle n'a pas été notre émotion en lisant tout ce qui s'était passé dans la vie sentimentale de ce garçon et de ce jeune homme qui avait été amené à traverser presque tout seul ces terribles années de guerre.

Une idée qui m'avait déjà effleurée a pris forme et j'ai obtenu sans trop de peine l'approbation de la famille: nous raconterions cette histoire et nous ferions en sorte qu'elle ne tombe jamais dans l'oubli. Ce que vous tenez entre vos mains, c'est le résultat de nos efforts. Avec son fils Paul, sa bru Joëlle, son petit-fils David et l'écrivain Ivo Pauwels, nous avons entamé le travail de recherche nécessaire qui nous a apporté une grande quantité d'informations supplémentaires.

Nous ne souhaitions pas raconter une énième histoire de l'Holocauste, mais précisément l'histoire de ceux qui ne font sans doute pas partie des grands héros de la Shoah, mais qui ont lutté pour leur survie et celle des autres dans le plus grand anonymat. Beaucoup sont morts jeunes et n'ont donc jamais eu de petits-enfants. C'est pourquoi cette histoire n'est pas un récit sur la mort, mais sur la volonté de vivre et de témoigner pour la postérité.

En ce qui nous concerne, Georges Kluger ne sera jamais oublié et il continuera à vivre dans notre mémoire collective. C'était «mon oncle». Je l'aimais.

Karine Huts

C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI

Justification et méthode de travail

Après le décès de Georges Kluger en février 2014, la famille a découvert un ensemble de documents qui mettaient en lumière les circonstances dans lesquelles ce jeune réfugié juif avait réussi à survivre dans la clandestinité en Belgique. Il ne s'agissait pas seulement de carnets, mais aussi d'extraits de règlements scolaires du gymnase à Vienne et de dépliants des pensionnats belges où il avait vécu sous l'aile d'un pédagogue, le directeur Eugène Cougnet. De grosses liasses contenaient des centaines de lettres, datant aussi bien des années de guerre que d'après. La vaste correspondance avec ses parents après la guerre, des lettres et des documents faisant partie de la longue procédure d'indemnisation pour la perte de la fabrique de chaussures Flugrad à Vienne et de ses tentatives acharnées pour obtenir la nationalité belge constituaient un véritable trésor d'informations. La collection contenait aussi de banals petits cahiers avec des chants scouts appris lors des camps de santé auxquels il participait avec des compagnons d'infortune. Même des carnets de notes apparemment tout aussi dénués d'importance donnant des aperçus de ses finances dans l'immédiat après-guerre ne renseignaient pas seulement sur ses dépenses et sur ce qui l'intéressait, mais aussi sur sa personnalité de jeune homme.

La famille m'ayant transmis les carnets et les documents, j'ai entamé des semaines de lecture. Les carnets ont fourni des impressions de son caractère, de ses rêves et de ses doutes, de ses espoirs et de son désespoir, et évidemment aussi des circonstances pénibles et incertaines dans lesquelles s'était trouvé le jeune Georges Kluger. Nous avons laissé mûrir ces impressions sans nous précipiter.

Mais au fur et à mesure, ses carnets et ses documents ont éveillé notre curiosité. Qui étaient les autres personnages dont il était question? Dans cette quête, nous avons trouvé des documents et des

livres qui nous ont donné un bon aperçu de la vie quotidienne dans les pensionnats à Kalmthout et au château de Bassines. Peu à peu, les personnages prenaient des couleurs. Grâce aussi au volumineux traité d'histoire d'André Dessaint, directeur à la retraite de l'école de Méan.

Plus on trouvait, plus la reconstitution des aventures de Georges Kluger et des gens autour de lui devenait passionnante. En visitant les endroits où Georges Kluger avait vécu pendant la guerre, nous y avons trouvé d'anciennes photos et des cartes postales jaunies. Une véritable aubaine a été de pouvoir rencontrer Georges Van Liefferinghe, le « Joris » du livre, toujours en excellente santé malgré son grand âge. L'environnement, les circonstances et la personnalité des personnages émergeaient de plus en plus.

J'ai alors plongé à mon tour, mais confortablement installé et sans courir le moindre danger, dans ces années de guerre, en quête de renseignements sur la vie quotidienne à cette époque. Et j'ai encore joué de chance. L'édition en 2016 d'une série de journaux de guerre m'a offert la possibilité de me remettre autant que possible dans l'esprit du temps. Et de tomber sur des surprises. Soudain, la chronique devenait très actuelle. Je suis curieux de savoir ce que vous en pensez, cher lecteur. Mais une chose est sûre : moi qui suis né à peine cinq ans après la guerre, je ne savais quasi rien de la manière de penser juste avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

Nous avons aussi déniché des documents sur la fuite des parents de Georges Kluger, via le Danube et la Méditerranée, et sur la longue période d'un insupportable emprisonnement dans un camp britannique sur l'île Maurice, dans la prison d'État de l'île. Au cours de cette quête, nous sommes tombés sur la figure de Berthold Storfer, un homme bien trop longtemps méconnu, qui a permis à des centaines de juifs de s'évader. Il en aurait sauvé nettement plus qu'Oskar Schindler, pourtant tellement plus célèbre.

J'ai été submergé de faits, de documents et d'impressions, et de temps à autre pris de court par toutes sortes d'émotions souvent contradictoires. Je savais que l'écriture de ce livre serait un travail long et difficile, mais qu'il fallait tout donner car cet engagement en valait la peine.

J'en suis progressivement arrivé à la conviction qu'il fallait rendre à tout seigneur tout honneur. Naturellement à tous les héros de ce livre, petits et grands. Tout d'abord à Eugène Cougnet, mais aussi à Margot Grünewald, à l'abbé Bonmariage, au chef de gare des Avins et

à d'autres membres mentionnés ou anonymes de la Résistance, ainsi qu'aux hommes bons parmi ceux de la Wehrmacht et même des SS, bien que le temps ait emporté leurs noms à jamais.

Eugène Cougnet n'est qu'un exemple. C'était un type formidable, l'illustration des dizaines de milliers de gens souvent très ordinaires qui ont aidé à cacher des juifs. Ces gens ont fait en sorte qu'un pourcentage plus que respectable de juifs et de réfugiés juifs en Belgique en 1939 et 1940 survivent à la guerre. Bien que les chiffres ne disent pas tout. La guerre nous est trop souvent présentée sous l'angle des batailles et des nombres qui escamotent la souffrance individuelle.

Il n'y a pas à avoir honte. Bien que les circonstances soient toujours différentes, notre institution « nationale » rebelle, peu rigoureuse en matière de règlements et de coutumes, souvent cause de confusion, même dans l'urbanisme et la construction éclectique de maisons et de leurs dépendances, a été un « instrument » important pour la dissimulation et le sauvetage de dizaines de milliers de juifs.

Ce n'est qu'après avoir trouvé la motivation et intégré profondément tous les éléments que j'ai entamé l'écriture. Dès ce moment, c'est la plume qui a été mon guide. Et lorsque le manuscrit est parti chez l'éditeur, je ne savais plus si j'avais écrit une chronique ou un roman. J'étais si confus que Karine et moi avons replongé dans nos sources. Pour constater que nous étions restés dans les limites de la chronique, mais d'une chronique romancée.

Une image assez simple s'est lentement formée dans mon esprit. Ce que nous avons rassemblé de documents et de témoignages au cours de la genèse de ce livre était un peu comme un album à colorier, mais un album gravement rongé par le temps. Un album fané avec des pages manquantes et partiellement déchirées ou incomplètes, mais dans lequel nous tombions de temps à autre sur une page aux couleurs vives.

Je pourrais dire en guise d'exemple qu'au cours du processus d'écriture, j'ai reconstitué ou simplement complété le lapin auquel manquaient une patte et les oreilles. C'est ce que j'ai fait aussi pour les autres pages de l'album et à partir de là, les couleurs ont pu devenir plus vives. À l'aide des crayons de couleur de ma fantaisie, j'ai pourvu les personnages du caractère qui surgissait des documents, des photos et des portraits et de leurs propres lettres ou témoignages. J'ai scrupuleusement décrit les événements, mais me souciant aussi de transmettre un message de manière claire, captivante et passion-

nante. C'est le miracle de la littérature de pouvoir rendre la vie à des personnages. Non aux êtres humains tels qu'ils ont été réellement, mais tels que nous pouvons nous les représenter.

Ai-je dépassé les bornes? Peut-être. Parce que je me suis laissé entraîner et parce que je souhaitais entraîner les lecteurs dans un livre qui décrit bien davantage que l'odyssée du seul Georges Kluger et de ses parents. Et là où je franchissais une limite, il y avait toujours Karine, avec sa conscience professionnelle de juge, pour gommer ce qui était de trop, de superflu ou de trop recherché.

Personne n'est seul détenteur de la vérité. Ne fût-ce que parce qu'il existe beaucoup de vérités. En plus, il y a eu le grand silence collectif après la guerre. La perte de mémoire qui devait permettre à la génération ayant vécu la guerre de reprendre le fil de la vie quotidienne. Elle a voulu oublier pour éviter d'en être trop tourmentée. Pour ma génération à moi, il y a un peu de distance. Nous sommes les petits-enfants et les arrière-petits-enfants d'innombrables Georges Kluger.

J'ai appris au cours de cette plongée dans le passé qu'il ne faut certainement pas juger sans essayer de se replacer dans cette époque infernale et celle qui la précède immédiatement. Mon jugement s'est fait plus clément.

Parfois, je demeure consterné par rapport aux idées erronées qui foisonnent encore aujourd'hui. C'est un fait incontournable que le nazisme était un « national-socialisme ». Ne convient-il pas, dès lors, d'aborder aussi bien la droite que la gauche actuelles, ou ce qui se fait passer pour telles, avec un esprit critique nourri par l'histoire? Ces deux tendances ne portent-elles pas toutes les deux des germes destructeurs en elles?

On sait aujourd'hui quelles sont les horreurs que risquent de provoquer les processus collectifs de pensée simpliste et l'hystérie des masses dociles. Les générations d'avant-guerre n'étaient pas capables de prévoir, du moins pas clairement, les conséquences et les excès inimaginables qui allaient survenir. L'adolescent Georges Kluger nous a offert une goutte de l'histoire que Karine et moi avons pu développer jusqu'à en faire une fascinante narration.

Il nous appartient de demeurer sur le qui-vive. C'est le message simple que Georges Kluger nous a transmis par ces quelques mots un peu archaïques: « Ce que mon petit-fils doit savoir. »

Ivo Pauwels
Le 25 avril 2017

1939

LES LUNETTES DE HAUSDORFF

– *Der kluger behalt dem saichel; der nar veist zein narishkeit.* Mets-toi bien ça dans la tête, mon garçon.

Le quai numéro 4 de la *Westbahnhof* à Vienne est noir de monde. Des tas de parents juifs veulent encore vite faire monter leurs enfants dans le train en partance pour la Belgique. On raconte que c'est peut-être le dernier. Papa le tient sans cesse par l'épaule. Il ne le lâche pas. Et malgré son courage de grand garçon, Georg Kluger n'est pas fâché de sentir le poids ininterrompu de cette main encourageante. Papa porte sa petite valise.

– Dans ta poche intérieure, tu as une lettre pour le cousin Herz. Paul Herz t'hébergera dans une de ses maisons. Il habite Bruxelles. Mais il te procurera un logis à Anvers, dans une grande maison. Il y a plein de place, ont-ils écrit. D'ailleurs, dans une quinzaine de jours, nous te rejoignons, Georgy. Cette maison deviendra aussi notre chez-nous. Et tu auras un domestique à ton service qui réglera tout pour toi. Tu ne devras t'occuper de rien.

Georg hoche la tête. Il a la gorge nouée, mais il ne le montre pas. Papa ne lui parle jamais en yiddish, mais il lui échappe parfois l'une ou l'autre maxime, surtout quand il est tendu. Et quel juif à Vienne ne se sentirait pas tourmenté depuis cette funeste journée de novembre 1938? Il y a quelques mois seulement, Georg a vu de ses propres yeux comment des types de la *Sturmabteilung* ont saccagé la pauvre petite épicerie du vieux myope Isaac Hausdorff, faisant voler en éclats la vitre de son étalage. Avant de le passer à tabac, ils avaient accroché une pancarte au cou de Hausdorff, avec l'inscription *Ich bin ein Saujude*. Et dès qu'il a été à terre, ils ont continué à lui asséner des coups de pied dans la figure, laissant finalement le vieillard pour mort. L'image des verres de lunettes de Hausdorff réduits en miettes demeure pour Georgy le symbole de la Nuit de cristal. Il n'arrive pas

à effacer la scène de sa mémoire. Dans sa classe à l'école, alors qu'il était jadis son meilleur pote, Gunther n'a plus voulu s'asseoir à côté de lui depuis la Nuit de cristal, et encore moins jouer au foot avec lui. Deux jours plus tard – il ne peut réprimer un frémissement en revivant la scène –, leur professeur titulaire est entré en classe, de pied en cap revêtu de l'uniforme brun de la *Sturmabteilung*. Il a porté le salut hitlérien et les premiers mots qu'il a hurlés à la classe ont été *Juden raustreten!* Ils ont dû s'installer dans la rangée du fond, nettement séparés de leurs camarades. Cette année, avec Maurice, Abraham, Nathan et douze autres, il fait partie de la soi-disant « classe des juifs », dans un petit local dans la cave de l'école. Il entend encore les injures qui brûlaient de plus en plus fort en lui comme de l'acide : « Sale juif, tu pues. Fils de porc. Parasite. » Chaque récréation dans la cour était une véritable épreuve. Il vaut mieux ne pas y penser. Est-ce la raison pour laquelle son père et sa mère veulent l'envoyer le plus vite possible chez Herz, le cousin de papa, à Anvers ? À la fabrique de chaussures, personne ne veut se débarrasser de son père, aucun des employés, pas même les nombreux chrétiens parmi eux. Flugrad n'est pas un soi-disant nid de juifs. C'est pourquoi son père reste à Vienne. Pour faire marcher sa fabrique et fournir du travail et un salaire aux gens. C'est ce qu'il dit souvent. À son fils aussi, qui l'entend encore élever la voix pour le répéter avec force à sa mère quand ils se disputaient dans le charmant intérieur Biedermeier de leur maison, convaincus que leur fils était sorti. Maman a vraiment peur. Elle insiste depuis longtemps pour qu'ils partent, mais on leur a refusé un visa pour l'Argentine, d'après *Mutti*. Elle ignore pour quelle raison. C'est du moins ce qu'il a compris. Ils essaient de dissimuler leur angoisse devant lui. Il le sent bien. Mais ils sont au désespoir. Maman ne se rend plus à la synagogue. Ce n'est d'ailleurs plus possible puisqu'elle a été entièrement démolie. Et le rabbin Rosenthal est introuvable. Elle a peur de cette populace vêtue de brun dans les rues. C'est papa, et surtout sa secrétaire, madame Ritter, qui fait la plupart des courses. Depuis la Nuit de cristal, il ne leur est plus possible d'acheter de la nourriture casher. Plus de quatre mille commerces juifs ont été vandalisés, dit-on. Et plus de cent juifs assassinés ! Il grelotte. Et pas uniquement à cause du froid humide qui règne en ce 6 mars 1939. Personne, même pas la police, n'est intervenu.

Georg Kluger a au moins un jour, une nuit et encore un jour devant lui pour réfléchir ses idées. Combien de temps durera le voyage en train ?

– Tout dépend des contrôles, lui a dit son père ce matin. Désormais, tu es officiellement un Allemand. Quoi qu'il en soit, c'est un avantage quand tu voyages en train. Personne ne sait que tu es juif. En plus, tu es blond. Et dans un train de la Croix-Rouge, on ne posera pas de questions.

Outre le strict nécessaire, il y a dans sa valise quatre paquets de brioches aux raisins, au moins cinq barres de chocolat et du café au lait froid dans un bidon en fer blanc pour quand la soif se fait trop ressentir.

– Avec un peu de chance, tu seras à Anvers après-demain.

Les instructions que son père lui a données hier résonnent encore à ses oreilles.

– Le cousin Herz appelle son domestique oncle Sygmund, bien qu'il n'existe aucun lien de parenté. Lui aussi est apparemment un réfugié. Ce monsieur Sygmund a promis de se rendre régulièrement à la gare d'Anvers pour se renseigner sur l'arrivée de ton train. Il semble que la gare Centrale ne se trouve qu'à cinq minutes de la maison dans la *Grote Hondstraat*. Il ne sera pas le seul à attendre un parent ou un réfugié. Si tu ne le trouves pas sur le quai, demande le chemin vers la *Grote Hondstraat* et vas-y à pied. Il faut juste suivre la voie ferrée dans la direction d'où tu es arrivé en train. La gare Centrale est un terminus. Je t'ai donné l'adresse dans la *Grote Hondstraat*. Elle est dans ton portefeuille. Paul et Camille Herz n'ont pas d'enfant. Ils te recueilleront. À Anvers, tu seras en sécurité. Tu y seras bien. Et on viendra très vite te rejoindre. D'ailleurs, tes vêtements et tout ce dont tu as besoin y sont déjà arrivés. Avec nos propres malles aussi. Tu n'as rien d'autre à prendre que cette petite valise très légère.

Tout cela avait eu l'air si simple et rassurant. Mais ici, à la *Westbahnhof*, il est assailli par une profusion d'impressions. Des enfants en pleurs, filles et garçons, dont certains même plus âgés que lui. D'autres beaucoup plus jeunes. Les plus petits semblent accueillis par des infirmières de la Croix-Rouge qui les accompagneront en Belgique. C'est tout un tohu-bohu de gosses et de parents, de bagages dans de vieilles valises déglinguées ou, comme la sienne, toutes neuves et légères.

La vapeur qui semble gicler de sous la locomotive crée une atmosphère étrange, voire sinistre, sous la construction métallique de la gare imposante. L'immense locomotive noire barrée de traits rouges lui inspire en même temps du respect et une sourde angoisse. Comme si l'engin noir et rugissant portait un uniforme nazi. Surtout, les

coups irréguliers de vapeur chuintante pénètrent jusqu'à la moelle. *Unheil verkundend*, sinistres. C'est le terme qu'il a entendu l'année dernière de la bouche de l'instituteur, monsieur Oppenheimer, quand il regardait par la fenêtre de la classe les chemises brunes avec leurs croix gammées, défilant au pas, dont la menace émanait précisément de cette marche parfaitement ordonnée.

Georg est assez malin pour se précipiter dans un compartiment encore vide et se lover près de la fenêtre, sa petite valise sous la banquette. Il la coince entre ses jambes. La vitre est baissée, de sorte qu'il peut encore longtemps s'entretenir avec son père. Le quai, qui ressemblait il y a quelques instants encore à une fourmilière, a l'air plus calme maintenant. Il n'y a plus que des parents ou d'autres membres de famille. Le sifflet du contrôleur donne le signal et le train s'ébranle lentement, dans un grincement de roues d'acier sur la voie ferrée.

– *A kluger farshteyt fur eyn vort tsvey*. Adieu, Georgy, mon garçon. *Zay gezunt*.

Il est 11 heures 51 sur la grande horloge du quai. Papa continue à agiter les bras. Même quand il faut remonter la vitre. Après un léger virage, Georg perd son père de vue.

Il porte sur son ventre une petite plaquette attachée à un simple collier, sur laquelle est écrit «Anvers». Chez d'autres, il voit *Lüttich*, Bruxelles, Ostende ou Gand comme destination. De cette manière, les accompagnateurs connaissent bien la destination de tous les occupants du train. Georg s'affaisse sur la banquette de bois, regarde sans rien voir par la fenêtre et essaie surtout de ne pas réfléchir. Il se sent seul et en dépit de toute la sollicitude de son père, soudain abandonné. Ne réfléchis pas, se dit-il, éteins ta tête. Il voudrait dormir, fermer les yeux et oublier toutes ces expériences affreuses des derniers mois. Mais les paroles de son père resurgissent sans cesse dans sa tête et il voit étinceler comme de petits diamants les lunettes brisées de Hausdorff.

La plupart des enfants dans le compartiment sont presque aussi silencieux que lui. Deux frères se tiennent par la main. Sur les petits visages hébétés se lit une sombre angoisse. Un garçon un peu plus âgé s'efforce de lire un livre.

Der kluger behalt dem saichel; der nar veist zein narishkeit. Le sage garde sa raison, le fou expose sa folie. Pourquoi son père s'est-il exprimé en yiddish? Sûrement pour qu'il se mette bien ça en tête. *A kluger farshteyt fur eyn vort tsvey*. Il est bien parti pour entendre un mot et en comprendre deux. Son père lui a raconté plus d'une fois

que le nom Kluger est le plus coûteux que les juifs puissent s'acheter. Plus cher encore que Grünfeld, celui que portent sa mère et le grand-père et la grand-mère Herz.

Que sa mamie lui manquera ! Hier soir encore, elle l'a cajolé si longuement et si intensément que cela l'a mis mal à l'aise. Et quand elle lui a demandé de jouer *Für Elise*, il l'a fait machinalement pour ne pas l'offusquer, mais il n'a pas pu y mettre du cœur. Les notes semblaient lui glisser des doigts comme de l'eau. Et les touches d'ivoire prenaient la forme de dents monstrueuses. Il se sentait étouffer. Une mélancolie l'absorbait comme le sucre dans la tasse de lait chaud que sa mère lui avait préparée. Une fois au lit, il a pleuré tout doucement.

Avant-hier encore, il était allé à la fabrique de chaussures. Avant-hier semble maintenant un passé très lointain. Papi l'avait emmené dans les différents ateliers. C'était un peu bizarre. Tous les salariés, les coupeurs, les couturières, les fabricants de semelles et les talonniers, ils l'avaient tous salué gentiment et le contremaître lui avait fourré dans la main une barre de chocolat suisse.

– Ton grand-père et ton père sont des gens courageux, Georg. Nous les admirons tous, ici. Bonne chance à Anvers. Heureusement, tu y as de la famille. C'est du moins ce qui se dit ici, n'est-ce pas, monsieur Grünfeld ?

Le contremaître Schmidt avait tout le temps gardé sa petite main dans sa grande paluche. Et la secrétaire, *Frau Ritter*, lui avait donné un gros bisou humide sur la joue. Il est temps de partir, avait-il songé. C'est alors qu'il avait ressenti pour la première fois cette étrange mélancolie. Comme si quelque chose en lui se brisait.

Sa mère a ri amèrement quand il a raconté l'anecdote à la maison.

– Courageux ? Ton père ? Mon père ? Oui, et qu'est-ce que ça nous rapportera ? La déportation dans un camp de travail ? Ou de nous faire molester ? Il y a folie à être trop bon. Supposons que je sois enceinte, là, on serait dans le pétrin jusqu'au cou ! Et il est question d'aryaniser la fabrique. On le mettra tout simplement à la porte, ton père. C'est bien que tu puisses partir demain à Anvers, chez le cousin Herz, mon garçon. Il a promis de bien s'occuper de toi. Il veut te mettre dans un excellent pensionnat. À le croire, il en a déjà un en vue. Le meilleur qui soit, a-t-il écrit. J'espère seulement que c'est la vérité. Sa femme Camille est riche comme tout et elle le prend vite de haut. C'est surtout une dame très chic. Ils vont quatre ou cinq fois par an faire du ski, à Sankt Wendel ou à Davos. Ils logent dans les meil-

leurs hôtels. Leur maison à Bruxelles est un palais. Tu m'écriras vite une lettre dès que tu seras dans la maison à Anvers, hein.

Georgy ne peut se représenter le cousin Herz. Mais cette allusion à une grossesse commence à le ronger. Doit-il s'en aller parce qu'on attend un petit frère ou une petite sœur? L'idée ne le lâche pas malgré la trépidation rythmique des roues d'acier. Il dodeline de la tête. Mais avant de s'endormir, il s'assure que sa petite valise est encore bien coincée entre ses genoux.

De temps à autre, il se réveille en sursaut, surtout quand le train freine et n'avance plus qu'à une allure d'escargot. Une de ces fois, il lit le nom d'une gare : Nuremberg. Ils sont en Allemagne. La constatation ne le distrait qu'un instant. Juste quand il décide de bien regarder le paysage et de s'en imprégner, le train entre dans un tunnel noir. Il est assez malin pour le considérer comme un présage. De quoi aura l'air sa destination? Qui est le cousin Herz? Il sait qu'il est américain. Car Camille est née à New York. Le cousin Herz a une entreprise qui fabrique des manchons fourrés de diamant pour tirer du fil de cuivre, la *Belgian Tool Company*. Le cousin Herz s'occupera-t-il de lui? Et cette Camille? Sa mère n'avait pas l'air de la tenir en grande estime. Ils doivent être très fortunés. Il ne les a jamais rencontrés. Une fois, ils sont venus à Vienne leur rendre visite, a raconté *Vati*, mais lui n'était alors qu'un mouflet.

Ils ont passé le tunnel. Le paysage se déploie en prairies vertes avec des peupliers, les branches se détachent contre le fond sombre d'un ciel d'orage. Ce paysage plein de haies sauvages comme des moustaches et des bords boisés comme des barbes drues nourrit son cafard. Il décide de se divertir en puisant dans sa mémoire des souvenirs plus heureux. Celui du filet si efficace pour la chasse aux papillons sur le Sonnenberg, tout près de la ville. Il n'en a pas le temps.

Le train s'arrête soudain dans un lieu désolé. Des jeunes filles aux tresses blondes défilent au pas de marche et des jeunes gens athlétiques revêtus de l'uniforme de la *Wehrmacht* mais aussi des messieurs plus âgés vêtus du brun de la *Sturmabteilung* passent au pas de promenade tout en faisant des commentaires sur les jolies tresses. Il frissonne. Il a appris pendant la Nuit de cristal que derrière ces images paisibles se planque de la cruauté. Il a vu de beaux visages lisses se métamorphoser en trognes épouvantables. Chez lui, il n'a jamais osé dire qu'il avait été témoin des violences chez Hausdorff.

*

Vêtue de bleu et d'une coiffe blanche, une infirmière passe la tête à l'intérieur du compartiment et demande gentiment :

– Et... tout va bien dans le compartiment des grands garçons ?

Avec un hochement de tête, ils marmonnent une réponse timide mais polie :

– *Ja, Schwester.*

Sans y réfléchir, Georg Kluger sort son nouveau portefeuille de sa veste et en tire sa carte d'identité. Il s'y trouve noir sur blanc : *Deutschland*. Cela fait presque un an que tous les Autrichiens sont devenus des Allemands. Il a le sentiment que personne n'a osé dire si c'était vraiment ce qu'il ou elle voulait. Du moins pas à haute voix. Sauf Sindelar. Mais Sindelar est mort. Et Sindelar n'était même pas juif.

« Né le 13 juillet 1924 », lit Georg sur son passeport. Dans quelques mois, il aura quinze ans.

Le cousin Herz et Camille... ? De quoi auront-ils l'air ? Sur la photo que *Mutti* a montrée, ils sont jeunes mariés et âgés à peine d'une vingtaine d'années. Aujourd'hui, ils doivent avoir dans la quarantaine. Elle est une dame svelte qui porte un parasol blanc. Sa robe lui va comme un gant. Elle a le regard d'une gouvernante sévère et impitoyable. Monsieur Herz est vêtu de manière très élégante et visiblement coûteuse. Il porte un chapeau américain habillé, un chapeau de cow-boy, mais en version chic. Georg espère que le cousin Herz sera plus gentil que la photo ne le suggère.

– Il y a beaucoup de juifs à Anvers, lui a confié *Vati*. La Belgique est un bon pays.

À la gare de Francfort-sur-le-Main, quelques femmes montent dans le train. Elles ont des corbeilles remplies de tartines, des tartines à la confiture. De la confiture de fraises, goûte-t-il avec plaisir. Et du lait dans de grosses jarres en métal, tant qu'on veut. Ils mangent tous en silence, mais avec appétit. Le train reste longtemps à l'arrêt. Mais ce n'est que quand cela le frappe qu'il regarde sa montre. La nuit tombe. Il n'est même pas 7 heures et demie. Le train se remet en marche. Au rythme des roues trépidantes et du balancement des wagons, il sombre dans un sommeil réconfortant.

*

Il se réveille dans un paysage noir comme de l'encre. Il doit aller aux toilettes. Il pose sa petite valise sur son siège. Tout le monde semble endormi. L'éclairage dans le couloir le fait frémir. Comme si c'étaient les petits morceaux de verre étincelants des lunettes de Hausdorff.

Engourdi de sommeil, il vient à peine de regagner sa place en titubant à cause des mouvements irréguliers du train quand des hommes en uniforme vert passent devant les compartiments. Le garçon plus âgé s'est réveillé, il regarde les hommes et le rassure :

– Des douaniers. Si tu n'as pas des tonnes de schnaps, de l'argent, de l'or ou des bijoux dans ta valise, tu n'as rien à craindre.

Georgy n'a rien à craindre, mais depuis la Nuit de cristal, tout homme en uniforme suscite en lui une peur latente. Les douaniers sont d'une gentillesse remarquable, aussi bien les Allemands que les Belges. Ils demandent à chacun ses papiers. Pour les occupants du compartiment et en particulier pour le ressortissant allemand Georg Kluger, pas le moindre problème. Ils sont donc presque à la frontière belge ! Ça veut dire qu'il a dormi longtemps. S'il n'était pas si terriblement seul, il serait tenté de crier sa joie. La Belgique ! Mais en ce moment, tout seul et loin de chez lui, la moindre frontière en est une de trop.

Personne n'a dû présenter ses papiers, personne dans le compartiment n'a dû ouvrir sa valise. Mais chacun a de nouveau refermé sa valise intérieure. Chez Georg, elle est cryptée par une mélancolie qu'il n'a jamais connue. Soudain, il dit :

– Je m'appelle Georg Kluger. Je viens de Vienne. Et vous ?

Personne ne réagit. Est-ce parce que le train à vapeur vient de reprendre sa marche poussive et grinçante ? Il se rencogne dans ses idées, un peu dépité, mais pas pour s'y enfoncer. Il décide d'aller de l'avant. Il sera combatif ! Pour la première fois son propre maître ! En route pour Anvers ! Chez Paul Herz et cet étrange concierge ! Qui sait, il pourra peut-être donner un coup de main à l'usine. Et même s'il ne parle pas un mot de néerlandais ni de français et seulement un peu de yiddish, il saura vite se débrouiller à Anvers.

Les ténèbres l'engourdissent. La trépidation rythmique des roues fait le reste.

Le train ralentit, la ville qu'il traverse lentement est très différente de Vienne. Elle est située dans une étroite vallée entre de hautes collines, des maisons sont construites sur des pentes raides au-dessus du centre-ville. Il aperçoit par-ci par-là des rochers et de

hautes cheminées d'usine. En bordure d'une rivière grise surtout, les façades sont grisâtres. Sur les panneaux du quai où le train s'arrête en ce moment, il lit « Liège ». C'est *Lüttich*. Il est en Belgique ! « Une fois à *Lüttich*, il n'y a plus que trois ou quatre heures de voyage. Il y a d'abord Bruxelles où tu devras changer. Les accompagnateurs de la Croix-Rouge t'indiqueront le train pour Anvers. » Dans son souvenir, il entend presque littéralement les instructions de son père. Un petit groupe d'enfants descend du train. Dans une gare bondée d'employés et d'autres travailleurs, ils sont attendus par une femme corpulente dont le teint vire au cramoisi et qui agite lentement et en haletant une petite pancarte où est indiqué « Liège ».

Il a faim, mais il ne sort son pain de sa valise que quand les autres garçons et filles se voient aussi offrir à manger, de la soupe et un quignon de pain. Outre les tranches de pain, il y a aussi un petit livret, vient-il de remarquer. *Französisch für Anfänger!* Son père n'a-t-il pas dit qu'on parle le néerlandais à Anvers ? « Mais le français aussi, a ajouté sa mère. Et en parlant français, on peut aussi se faire passer pour un Français ou un Suisse, on ne sait jamais. » *Mutti*, sa chère *Mutti*, potelée et coquette. *Vati* l'appelait souvent sa poupée, mais quand elle était d'humeur irascible ou en colère, il l'interpellait en la taquinant, d'une grande envolée de la voix, *meine Aphrodite*, en prolongeant le *i* de manière significative. Georg feuillette le livret, le pose sur ses genoux, mange avec précaution son bol de soupe aux pois tiède et expédie ensuite avec grand plaisir deux de ses brioches aux raisins. Il a un appétit de fauve et pourtant, il reste le plus petit de sa classe. « Ne t'inquiète pas, tu grandiras encore, c'est sûr et certain. Mange bien, Georgy. » Combien de fois sa mère ne lui a-t-elle pas dit ça ? Elle posait alors le menton dans la paume d'une de ses mains, les coudes appuyés sur le bord de la table en chêne, contemplant son fils unique de ses grands yeux et en battant parfois des cils comme s'il était l'une des merveilles du monde.

Elle lui permettait de boire du vrai café, sauf le soir. Elle lui servait alors du lait chaud dans un bol décoré d'une tête de chat arborant de très grandes oreilles. Il se sentait à chaque fois soulagé qu'aucun de ses camarades ne puisse observer ce rituel, car il avait honte quand *Mutti* le traitait comme un enfant.

Le voyage est de plus en plus monotone. Que pourrait-il inventer pour animer un tant soit peu ce compartiment ennuyeux ? Il propose que chacun à son tour mime quelque chose que les autres doivent

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| Avant-propos | 7 |
| C'était hier et c'est aujourd'hui | 9 |
| 1939 | 13 |
| Les lunettes de Hausdorff | 15 |
| Peot | 27 |
| La <i>Grote Hondstraat</i> | 35 |
| Le Nid d'Aiglons | 49 |
| La Société horticole de Kalmthout | 63 |
| Une drôle de guerre | 79 |
| NOËL 1939-DÉBUT 1940 | 89 |
| L'hiver avant la nuit | 91 |
| 1940 | 101 |
| La lande du diable | 103 |
| Le régime maudit | 117 |
| Retour à Kalmthout | 141 |
| Collaboration | 149 |
| L'eau bleue | 171 |
| Le château de Bassines | 203 |
| 1941 | 227 |
| La source gargouillante | 229 |
| Le romantisme de l'automne | 255 |

| | |
|---------------------------------------|-----|
| FIN 1941-DÉBUT 1942 | 261 |
| Un théâtre d'ombres | 263 |
| 1942 | 273 |
| Les violettes odorantes | 275 |
| Margot Petits-Pieds | 285 |
| Un nouveau boulanger | 293 |
| Une petite souris terrifiée | 301 |
| Encore des secrets | 315 |
| Démasqué | 325 |
| Christine Paye | 341 |
| FIN 1942-DÉBUT 1943 | 349 |
| Le camp de jeunes de Momignies | 351 |
| 1943 | 377 |
| La désespérance... | 379 |
| Hachy | 403 |
| Retour à Momignies | 415 |
| L'invasion | 421 |
| Stupeur | 453 |
| 1944-1945 | 463 |
| 1944 | 465 |
| Cinq paires d'yeux morts | 471 |
| Adieu Momignies | 483 |
| Le préventorium | 491 |
| La prise d'otages | 499 |
| Retour à Bassines | 513 |
| Recherches ? | 527 |
| Épilogue | 549 |

Photo de couverture : archives de la famille Kluger.
Toutes les photos sont issues des archives de la famille Kluger excepté page 13 du cahier de photos (archives Charlotte Massey), p. 15 (archives George Van Liefferinge) et p. 16 (archives Nederlandse Reformatorisch Dagblad).

L'édition originale est parue aux éditions Lannoo en 2017 sous le titre
Wat mijn kleinzoon weten moet

Couverture : Studio Lannoo – Véronique Lux pour l'adaptation française
Mise en page : MC Compo, www.mccompo.be
Traduction du néerlandais : Kalamos Communications – Michel Perquy
Relecture : Catherine Meeüs

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2019
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2019, 6852. 14
Dépôt légal : juillet 2019
ISBN 978-2-39025-095-1

Imprimé aux Pays-Bas